

UN ÉQUIVALENT DU PROVERBE

« Urrungo eltzea urrez,
Guharat orduko lurrez. »

Don Julio de Urquijo, dans sa belle et savante Revue, a présenté « Los Refranes vascos de Sauguis », en les faisant accompagner d'études approfondies. Les recherches qu'il fait, croyons-nous, savoir, de Proverbes étrangers, contribueront sans toute à fixer l'authentique origine de bon nombre de ceux qui figurent, soit en basque, soit en français dans nos collections. A sa suite est venu le jeune don Gregorio, de Mujica, plusieurs fois couronné pour des compositions fugitives, et qui a retenu l'attention sur l'aspect particulier de quelques Proverbes, avec une maturité, presque au-dessus de son âge. Quant à nous, retardataire dans la voie, nous ne saurions suivre le pas d'aussi sagaces observateurs. Nous avons laissé l'âge se précipiter et nous entendons impérieusement retentir le « *Solve senescentem* », sentence signifiée aux vieillards, sauf de rares et d'autant plus admirables exceptions.

Nous nous en voudrions toutefois de ne pas signaler, ne fût-ce que pour le sauver de l'oubli, *un équivalent*, croyons-nous inédit, de notre Proverbe : « *Urrungo eltzea urrez, gu harat orduko lurrez.* » (Le pot des lointains pays était réputé d'or; à peine nous y fûmes, que nous le trouvâmes de terre.)

En disant ici « notre Proverbe », nous présumons d'en revendiquer *incidemment* l'origine pour notre cru labourdin. C'est qu'en effet, outre qu'il se présente en pur langage du terroir, il exprime la pensée d'une manière tellement imprégnée de calme et de sereine gravité, de critique sage et contenue, qu'il paraît refléter la trempe d'esprit, le génie particulier qui caractérise les habitants de cette province : génie plein de dignité réfléchie; nous dirions aussi volontiers de douce et de radieuse majesté. Telle apparut toujours en effet, et telle apparaît encore,

dans son ensemble, la population du Labourd, tant au cours de son labeur quotidien, que dans son maintien sur la place publique et dans le lieu saint, et jusque dans les débats naturellement animés du forail.

Pour en revenir enfin à cette équivalence du Proverbe désigné, nous la reproduisons telle que nous la recueillîmes des lèvres de notre mère, au temps reculé où elle cherchait à égayer le survivant unique de ses nombreux enfants. Nous donnons le récit dans sa plus rigoureuse intégralité :

« Nik ikhusi Holandan sagua mandorat, igaiten,
Arrotoña pusatzen,
Gathua argi egiten.
Harriturikan egotu nintzen,
Hek nola ziren kompontzen. »

(Je vis en Hollande la souris se hisser sur la mule, le rat lui faire la courte échelle, le chat les éclairer. Je demeurai tout ébahi de voir qu'ils s'entendissent si bien.)

Le mérite de ce récit nous paraît digne de remarque et son enseignement frappant. Dans l'ensemble, il exprime une scène comique, inattendue, d'une ironie intense, et le tableau apparaît encadré entre deux affirmations précises, qui donnent au merveilleux présenté une vraisemblance incontestable.

L'art déployé dans les détails n'est pas moins remarquable. Le narrateur place d'un mot la scène sur un théâtre lointain, très lointain pour l'imagination de nos compatriotes illettrés, aussi lointain que l'antipode, où l'événement le plus extraordinaire devient admissible. Puis il met en action des éléments disparates, de purs incompatibles, des frères ennemis. Et ce qui fait le caractère encore plus merveilleux du récit, c'est qu'il associe ces personnages, ces purs disparates, dans l'exercice touchant d'une mutuelle et fraternelle assistance. Enfin, pour donner à la fiction son plus puissant motif de crédibilité, il argue de son propre étonnement et de son témoignage oculaire : double trait, capable d'emporter la conviction.

Mais alors! au mépris des règles qui s'imposent à l'écrivain, n'aurait-on visé qu'à faire prévaloir l'erreur? et, par contre, qu'à froisser, que dis-je, qu'à étouffer sommairement la vérité?

La vérité! Si elle eut toujours et partout le droit, parfois méconnu, de se dégager et de briller A tous les yeux, la voici.

dans notre cas particulier, qui, secouant les voiles de la fiction, se dégage et s'impose victorieusement. Nous n'en vouions pour preuve que l'éclat de rire prolongé, qui jaillissait de la poitrine de l'auditeur enfant. La narratrice riait tout aussi fort, et ce concert de bruyante hilarité n'était que le triomphe voulu et prévu par l'auteur. L'ironie tombait comme une enveloppe inutile et laissait émerger, toute rayonnante, l'inconfusable vérité.

En résumé, le *Proverbe* met en garde contre l'hyperbole facilement familière aux voyageurs d'outre-mer, et il le fait en présentant sa leçon sous la forme directe, pour ainsi dire, *par l'endroit*, au lieu que son *équivalent* présente le même enseignement, sous la forme indirecte et l'on peut dire *à revers*.

Telle est, en un mot, l'ironique allégorie qu'on vient de voir analyser. C'est une réduction de tableau, une miniature précieuse, comparable à un émail de valeur, donnant à elle seule l'impression d'un poème.

Quant à l'expression, s'il fallait y voir, à première vue, la forme du langage labourdin, ce serait sensiblement celle de la frontière, comme l'attestent le suffixe du mot *harriturikan* et l'emploi du terme *kompontzen*, suffixe et terme qu'on adopte, sur notre frontière, comme d'importation. A moins que le récit ne soit venu tout entier du Guipuzcoa, attendu que cette province, patrie d'Iparraguirre, passe pour être la terre classique de la poésie et de l'improvisation, mais attendu surtout la grande affinité de langage jadisconstaté entre les deux pays voisins.

Le labourdin côtier en effet, avec ses *l* et ses *n* mouillés, avec l'extrême multiplicité des termes qui lui sont communs avec le Guipuscoan, avec la construction très semblable de leur conjugaison, nous a, indépendamment du fait historique, clairement démontré que le Labourd côtier ne fut qu'un prolongement du Guipuzcoa, que ces pays, aujourd'hui distincts, jouirent d'un régime commun de vie et qu'ils fusionnèrent dans l'expression plusieurs fois séculaire d'un même dialecte.

Mais, laissant de côté déductions et affirmations quelconques, jetons les yeux sur des passages pris dans les écrits des illustres PP. *Mendiburu*, *Larramendi* et *Cardaveraz*, purs Guipuscoans, et voyons s'accuser cette communauté de langage, qui dut un jour constituer l'identité.

Les premières lignes sont prises dans l'édition imprimée en 1751, du livre intitulé : « *Jesusen compaňiaco Aita Sebastian Mendiburuc Euscaraz erascusten duen Jesus-en Bihotzaren*

devocioa. Outre que le titre même du livre, à l'appui de nos dires, est significatif, nous lisons à la page 94, au § 32 du livre : « *Jaincoarequin vici denac, Jaincoagatic egiten ditu gauza guciac; eguiten dituen gaucetan ez dio bere gogoari atseguin eguiten; Jaincoari atseguin eguitea da, haren lan ta nai gucia...* »

Voici de même les premières lignes de la lettre de satisfaction que le P. Larramendi adressait à l'auteur précité, et qui est reproduite en tête de ce même livre : « *Aita nerea, badaquit eta hori aspaldicho da, arazo handietan zabilzala, argitaratceco libru bat, Jesusen biotzarequico deviocioari dagocana...* »

Enfin, on peut lire à la page 167 de « *Jesus, Maria ta Jose-ren devocioa*, de 1763, composé par le P. Cardaveraz : « *Ora-cioa. O amaric maiteena, dolorez eta ansiaz betea! cer ezpata sorrotzac zure Anima josico zuen, zure viotzeco Semea, ta Aingueruen edertasuna tratu artan icusi cenduenean? Burua aranzaz josiric...* »

Ces passages, que signerait un labourdin, accusaient au XVIII^e siècle, entre les deux dialectes dont il s'agit, plus de conformité, qu'il n'y en a jamais eu et qu'il ne saurait jamais y en avoir, entre le dialecte labourdin proprement dit et les dialectes bas-navarrais et souletin.

Il ne s'en va pas de même depuis cette époque, ainsi qu'en témoignent en particulier les écrits de l'illustre *Juan-Ignacio de Izueta*, notre quasi-contemporain. Il est facile de voir pourquoi, d'après ce qui a été énoncé plus haut.

Qu'il nous soit enfin permis de faire remarquer, que le P. Mendiburu ne répugnait pas à l'emploi de la lettre *h*, qui a le don d'horripiler certains basquistes de nos jours. L'illustre Jésuite fit glorieusement figurer cette lettre, on l'a vu, dans une expression aussi capitale que le titre du livre cité. Il la fit même figurer dans les en-têtes du même livre, d'un bout à l'autre de la pagination.

Ce qui nous paraît exhilarant, c'est de voir tel basquistant, enfant d'un terroir où règne sans conteste l'aspiration, supprimer cette lettre dans ses écrits, de-ci, de-là, sans avoir l'air de rien, plutôt subrepticement. C'est pourtant mettre *la charrue devant les boeufs*, que de supprimer le signe, avant la disparition du son. C'est bien aller contre le primordial axiome de la science phonétique. Qu'en pensent notre honoré M. G. Lacombe et son antagoniste M. H. Bourgeois?

Pour nous, s'il faut trancher le mol, c'est d'une part, pris sur le fait, le *Sic volo... sit pro ratione voluntas*; d'autre pari, c'est l'acte résigné d'une regrettable complaisance.

On parla bien, il y a une dizaine d'années, d'un projet d'unification orthographique. Mais alors, que les sons divergents s'harmonisent, et, d'eux-mêmes, les signes s'harmoniseront!

MARTIN LANDERRECHE.

